Document généré le 16 avr. 2024 01:17

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Désert désirs

Michel Peterson

Volume 49, numéro 4 (278), novembre 2007

La droite

URI : https://id.erudit.org/iderudit/34662ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Peterson, M. (2007). Désert désirs. *Liberté*, *49*(4), 36–54.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 2007

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Désert désirs

Michel Peterson

Il suffit d'écouter... ou de taper sur Google... « Dérive totalitaire ». En 0,14 seconde, 129 000 références m'apparaissent. Bien sûr, le nombre d'entrées est beaucoup moins impressionnant que si je tape « Sexe », qui enregistre, en moins de 0,04 seconde, 43 600 000 résultats. Mais qu'on se console : « Torture » est en bonne position : 41 800 000 en 0,11 seconde. Un peu plus lent, je l'admets, mais le sujet s'avère plus délicat, et sans doute le moteur de recherche éprouve-t-il quelque hésitation à s'y livrer. Les bourreaux ont beau avoir pris du gallon, leurs programmes de formation restent peu et insuffisamment publicisés. Nous en avons certes eu quelques exemples avec la diffusion des images des soldats britanniques tuant énergiquement des adolescents iraquiens à Bassorah. De même, la bénignité des gardiens de l'Établissement 1391, le trou de lumière d'Israël, qui ne fait pourtant aucun doute, devrait enfin être elle aussi proclamée au grand jour ! Entre les documents édifiants, on peut également chercher sur *You Tube* le clip gonzo « US Soldier Taunts Iraq Kids With Water »... ou, pour ceux et celles qui préfèrent la littérature, le poème « Torture Tour », de Richard Burnley, qui illustre la remarquable empathie dont faisaient preuve les amphitryons d'Abou Ghraib.

Qu'on le sache : la population mondiale demeure mal informée du code d'éthique des militaires. Sont désormais interdites les méthodes jadis pratiquées dans les contrées barbares telles que le piétinement par un éléphant, le dépeçage, l'emmurement, le gazage ou le suicide forcé. Quant aux instruments de torture, *Les cent vingt journées de Sodome* appartiennent à un autre âge. Qui oserait aujourd'hui placer un jeune Adonis chinois sur une roue tournant sans cesse en effleurant un cercle garni de lames de rasoir de manière à prolonger le supplice ? S'il est exact qu'on a pu soulever des doutes quant à la question de la torture dans les séries *24* (Jack Bauer subissant le sort de saint

Antoine) et *Rome* (la froideur d'Atia coupant le souffle lorsqu'elle fait martyriser la mère de Brutus, Servilia, par Timon, le Juif égaré marchand de chevaux), c'est au prix d'une incroyable confusion qui affecte également les débats autour de la pornographie, à savoir qu'il s'agit de représentation et qu'il serait odieux de prétendre que la dimension performative de l'art affecte l'économie libidinale des citoyens.

Comme l'a, dans notre pays conjugué au plus-que-parfait, démontré hors de tout doute raisonnable l'affaire Maher Arar (en particulier la commission d'enquête O'Connor sur les actions des responsables canadiens), des lois très strictes encadrent les protocoles de détention et d'interrogation des prisonniers de guerre et des barbus menaçant de leurs *shalwar kamiz* la sécurité des États souverains et démocratiques. Plus question de vierge de fer (si charmante qu'elle inspira le nom du groupe Iron Maiden), de lapidation, d'aigle de sang, de supplice du pneu ou de défenestration. Qu'on ne se méprenne pas : loin de constituer une secte internationale de sombres sbires se vendant aux groupuscules terroristes les plus offrants, les bourreaux sont des gens sérieux agissant selon le principe de la responsabilité. Ils n'exécutent en effet que des Hautes Œuvres et n'acceptent d'être rémunérés que par des gouvernements intègres soucieux de préserver la santé et le libre arbitre des détenus, même lorsqu'ils doivent contre leur gré les contraindre. D'ailleurs, l'Association internationale des bourreaux professionnels (AIBP) a récemment vu son code de déontologie dûment ratifié par le Conseil de sécurité des Nations unies. Il était temps ! Le public cible sera dorénavant protégé. Il n'y a plus de place en notre monde pour les Capeluche, Desfourneaux, Chevalier, Berger, Reichhart, Woods ou Pierrepoint. On doit certes entériner les décisions de justice, mais avec respect pour la vie humaine.

Je ne nie pas que certains dommages collatéraux aient pu être notés dans les pays où la lutte pour la démocratie néoconservatrice s'est intensifiée. Reste que dans l'ensemble, depuis l'effondrement des Twins – qui eut *effectivement* lieu, au point que l'on comprit qu'il était grand temps de veiller à notre sécurité d'une manière plus soutenue –, les quelques Don Quichotte qui

tentèrent de faire cavalier seul et d'agir comme s'ils étaient des hérauts d'une réalité sans médiation furent aussitôt ramenés à l'ordre en étant formellement accusés en cour martiale puis emprisonnés. Préoccupé par les droits civiques, le Canada fait d'ailleurs en ce domaine, comme dans celui de l'environnement post-Kyoto, figure de leader. Foin d'illusions ! L'accord conclu par nos autorités avec le gouverneur de Kandahar les autorise à visiter les insurgés afghans transférés dans les prisons locales afin de s'assurer qu'ils reçoivent tous les traitements prévus par la Convention de Genève. Cette attitude généreuse va d'ailleurs de pair avec l'impressionnant et courageux travail de reconstruction du pays dans lequel notre armée s'est engagée, malgré la constante et sauvage menace talibane.

Il faut cependant se rendre à l'évidence : toute croisade apporte çà et là quelques débordements. Même si mon métier de psychanalyste m'éloigne des grandes alliances stratégiques, me laissant sourd aux relations internationales, je reste parfois sensible à tel ou tel article que mes analysants peuvent feuilleter distraitement en attendant leur temps de parole. Par exemple, lorsque Jim Nelson, éditeur en chef du *Gentlemen's Quarterly*, nous entretient (dans le numéro de septembre 2007) du livre du psychologue Drew Western *The Political Brain : The Role of Emotion in Deciding the Fate of the Nation*, je comprends que la faiblesse des démocrates depuis le départ de Clinton consiste dans le fait qu'ils ne parviennent plus à dominer le marché des émotions. La bonne nouvelle, explique-t-il toutefois, viendrait de ce que Barack Obama™, sorte de réplique de David Palmer (en moins athlétique, tout le monde en conviendra), cherche résolument un équilibre *patriotique* entre la Raison et les Sens. S'il y parviendra, voilà une question qui dépasse mes maigres compétences, d'autant que je ne maîtrise pas entièrement les savantes sourates de la nouvelle droite. Imaginez : il m'est par exemple arrivé, en écoutant un patient somalien, de me demander sur quoi reposait l'appui des États-Unis aux islamistes de son pays, si elle avait un lien avec l'intervention éthiopienne de décembre 2006, blablabla. J'ai fini par saisir le signifiant du mal : Al-Caïd-Ah !

On dira que je suis lent à humer la rumeur du Globe Theater, trop attaché que je suis à la vision simpliste de la sexualité des Freud, Lacan et autres démagogues de la psychanalyse. Il est vrai, je le confesse à la Grande Dame, qu'il m'est arrivé de lire *Le Monde diplomatique,* ce journal de gauche travestissant de manière éhontée la vérité vraie en revêtant ma pensée d'une sombre burqa héritée des femmes des brahmanes hindous de l'Inde d'il y a quelques siècles. J'ai même, pour d'horribles motifs que j'interrogerai bientôt dans une nouvelle tranchée d'analyse, lu les textes consacrés par Noam Chomsky au Timor oriental et publiés dans *Le pouvoir mis à nu.* Comme mon méprisable esprit mélange tout, solidaire de tous les pays, je n'arrive même plus à distinguer entre l'annexion par l'Indonésie de ce lointain pays et celle de la patrie du dalaï-lama par la Chine. Pire : parfois, la nuit, retranché dans mon bureau, entouré de livres abjects (au hasard : Camus, Sophocle, Môhan Wijayaratna, Abraham Aboulafia, Marx, Alain Grandbois, Nelson Rodrigues, Slavoj Žižek...), conscient que je m'intoxique moi-même le cerveau, je navigue sur d'infâmes sites mensongers comme *quibla.net, voltaire.net, iran.resist.org.*

On le voit : ma candeur est sans bornes. Au point que j'ai joint, voilà quelques années, le Réseau santé d'Amnistie internationale, mu par je ne sais quel frauduleux aveuglement. Qu'on ne se méprenne pas sur mon compte : je me rapproche chaque jour de la Lumière divine, car un miracle que j'ignore fit en sorte que je ne fusse pas complètement désorienté. Lorsque je comparai vraiment CNN à Al Jazeera, je *sus* où se manifestait la seule et *unique* Vérité. Ainsi, des sites comme celui du Hudson Institute et de saintes revues comme *Commentary, Front Page* et *Azure* m'appelèrent dès ce jour de grâce, aussi sûrement que d'autres, la Pierre noire. Je pus enfin cerner les racines de la société de demain, fondée sur la foi en l'homme positif, performant, accordant sa conscience aux défis qui attendent les défenseurs du bien public.

Ces pieuses méditations me permettent aujourd'hui de mieux saisir l'hédonisme des masses promu par le prophète Kenneth R. Weinstein, chevalier de l'ordre des Arts et des Lettres de France.

À chacune de ses sublimes contributions au *Washington Post*, au *Weekly Standard* ou à *The New Republic*, je délaisse mon habit cousu pour procéder à mes ablutions dans le but de recevoir les enseignements de la RAND Corporation et de mieux évaluer les programmes humanitaires d'entreprises citoyennes (Monsanto, DuPont, Ciba-Geigy, Procter & Gamble, etc.). La finesse intellectuelle et le grand parler de Con dolcezza Rice m'apparaissent en outre dans toute leur splendeur. Comment la fille d'un honnête pasteur presbytérien et d'une mère pianiste, comment une ancienne professeure de sciences politiques à Stanford pourrait-elle être l'horrible sorcière que les attardés décrivent? Ne fut-elle pas pleinement engagée dans la création du Fonds pour la diversification de l'économie africaine?

J'ai donc choisi mon camp, n'en déplaise à l'ex-journaliste du *Toronto Star* Naomi Klein, qui, dans son dernier navet (*The Shock Doctrine – The Rise of Disaster Capitalism*), relie mensongèrement dans ce qu'elle appelle une « histoire alternative » des événements aussi hétérogènes que l'ouragan Katrina, les expériences chez nous d'Ewen Cameron, le tsunami ayant ravagé le sud-est du Pacifique et les affres de l'Amérique latine[1]! Comparerait-on l'immense *neocon* Milton Friedman à un néokeynésien de bas étage comme Joseph Stieglitz, qu'on trahirait sa pauvreté d'esprit critique. Alors que celui-ci (mollement formé au Massachusetts Institute of Technology, l'université où officie le morose Chomsky) se méprend lourdement en soutenant que l'économie asymétrique d'information joue un rôle majeur dans la persistance des inégalités, le premier, membre fondateur de la Société du mont Pèlerin, a su inspirer sous Pinochet les Chicago Boys, leur réussite servant ensuite de modèle à toute l'Amérique

1. On comprend que, comme le soulignait Lisa-Marie Gervais dans *Le Devoir* du jeudi 6 septembre, Naomi Klein ait pris soin de s'entourer de son mari et de quatre avocats pour la lecture de son torchon. J'en profiterai pour mettre en garde les lecteurs qui seraient tentés de lire la revancharde *Histoire populaire des États-Unis de 1492 à nos jours* (Lux, 2006), de Howard Zinn, récipiendaire du prix des Amis du *Monde diplomatique*, ouvrage qui conteste la version officielle et met en scène des groupes sans intérêt tels que les Indiens, les esclaves, les syndicalistes, les activistes, prétextant qu'ils auraient eux aussi joué un rôle dans le développement du pays de Thomas Jefferson.

latine jusqu'à ce que des hurluberlus incompétents comme Lula, Hugo Chávez et Michelle Bachelet viennent saper tous leurs efforts de constituer des États vraiment démocratiques.

Aurait-on oublié que les néoconservateurs tablent, inspirés par Leo Strauss, sur des vérités éternelles platoniciennes, rejetant le relativisme moral et l'égalitarisme qui perturbent notre raison plébéienne et nos gouvernements dans leur ensemble ? Ce n'est pas un hasard si des démocrates et des trotskystes désespérés par l'analphabétisme de la gauche ont joint les rangs de ce corps d'élite inspiré par le rigorisme kantien. Ils savent se prémunir contre les agressions de groupes terroristes comme ATTAC. Dans un détestable ouvrage intitulé *Pauvreté et inégalité : ces créatures du néolibéralisme* (celui-ci ne pouvant bien sûr aucunement être assimilé au néoconservatisme), ce dernier reprenait l'odieux chantage des auteurs du *Rapport mondial sur le développement humain* de 2003 (rédigé selon les données trafiquées du Programme des Nations Unies pour le développement) et affirmait contre tout bon sens élémentaire que « les 5 % de personnes les plus riches du monde reçoivent un revenu 114 fois supérieur à celui des 5 % les plus pauvres ». Sans doute ces gens boivent-ils comme du petit lait les écrits de l'économiste révisionniste Amartya Sen. Ce dernier a beau avoir étudié les travaux de Kenneth Arrow pour développer une théorie du choix social, il a manifestement quitté le navire, comme un lâche. Dans *Poverty and Famines : An Essay on Entitlement and Deprivation*, sans preuves aucunes, il soutient que les famines, loin d'être attribuables aux manques de nourriture, seraient en bonne partie dues à des inégalités criantes dans les mécanismes de distribution de la nourriture. C'est là une thèse parfaitement contestable (je conseille aux lecteurs méfiants *Éloge de la richesse*, de notre Alain Dubuc national, qui combat vaillamment le paralogisme selon lequel « richesse » rime avec « exploitation »), et ce n'est pas parce que Sen vécut lui-même la famine de 1943 dans son Bengale natal qu'il était tenu de généraliser son expérience. Après tout, le XX^{e} siècle a connu de pires catastrophes que la mort de ses trois millions de compatriotes (pensons à Pearl

Harbor ou aux vagues de chaleur de 1995 dans le Midwest américain (700 victimes), sans compter le séisme de 1908 à San Francisco (près de 1000 victimes) et l'éruption en août 1986 du volcan du mont Saint Helens, dans l'État de Washington (57 morts), avec une puissance équivalant à 500 fois la bombe d'Hiroshima). Une thérapie efficace eut en tout cas permis à Sen de nous épargner ses divagations sur la chute des salaires, le chômage, la hausse des prix de la nourriture et la pauvreté des systèmes de distribution de la nourriture. Pourquoi ne pas insister sur la paresse légendaire des Bengalis? Pourquoi accuser injustement le libéralisme?

À cause de la trop grande vigueur de son économie, la Chine commence elle aussi à être salie par les envieux de tous les coins du monde. Déjà, lors de la visite de courtoisie des émissaires chinois en décembre 2004 au président congolais José Eduardo dos Santos, quelques jours après la visite de la britannique Global Witness, on avait laissé entendre qu'il y avait là malversations liées à la campagne électorale de 2006. Aux calomnies répandues par le groupe ESLSCA et par l'OMC dans un document intitulé *Travail forcé des prisonniers chinois dans le BTP en Afrique – L'omerta de la communauté internationale*, on ajoute aujourd'hui des campagnes de dénigrement des usines de fabrication des jouets et du marché du porc, ce qui permet de soutenir par la même occasion que le régime démocratique de l'ombre jaune Hu Jintao exercerait sur son petit milliard d'ouailles une sanglante répression. Souhaite-t-on ainsi nuire aux Olympiques dont le monde entier doit bientôt se régaler? Pourquoi ne nous dit-on pas qu'après que Yang Fang, l'économiste de l'Académie chinoise des sciences sociales, eut dénoncé en mai 2006 le fossé croissant entre les riches et les pauvres, le Comité central mit immédiatement en place les réformes qui s'imposaient, de sorte que tout est aujourd'hui revenu à la normale?

Que sortent de l'ombre les *think tanks* bolivariens! Le monde court à sa perte si les environnementalistes maintiennent leur lobbying, manipulés qu'ils sont par les sectes crypto-fascistes de gauche, enrichies par la fonte des glaciers. Une critique musclée

du néoradicalisme aussi clairvoyante que celle du néoconservatisme proposée dans le récent dossier de la revue *Argument* est devenue incontournable. Nous devons à tout prix remédier à l'hémorragie ! C'est Bernard Cassen lui-même, ex-président d'ATTAC, qui, dans son livre sur l'histoire du mouvement, *Tout a commencé à Porto Alegre*, a révélé que les militants trotskystes méprisaient profondément la démocratie, détournant la confrontation entre les syndicats à leur profit, comme on a pu le constater lors des trois premiers forums sociaux mondiaux tenus dans la capitale du Rio Grande do Sul, dont on a d'ailleurs assisté à l'écroulement économique lorsque fut instaurée la démocratie participative, une formule risquée dans un pays d'illettrés métissés. Là encore, les fondamentalistes de gauche, ignorants des textes sacrés des néoconservateurs (j'en sais quelque chose pour avoir enseigné durant cinq ans dans une université de cette ville obsédée par les consultations publiques), animés par la haine et par une vision du monde impériale, apocalyptique, ne cherchent en fait qu'à contrecarrer les plans fraternels des tenants de l'hégémonie économique et militaire bienveillante.

Gilles Labelle a raison : la gauche – au sens large du terme –, se vautre dans l'inculture, ne lit pas les auteurs de droite, ce qui explique qu'elle n'arrive plus à produire de critique constructive de ses propres fondements. Ce n'est pas parce que Félix Guattari et Lula mettaient en garde dans les années 1980 les syndicats brésiliens contre le microfascisme qui les guettait qu'on peut prétendre avoir quitté les « simplifications idéologiques outrancières » que maintient le néogauchisme à l'endroit de la pensée néoconservatrice. Ma lutte ne connaît par conséquent aucune trêve. Que je lise Robert Nozick ne me pardonne pas de continuer à m'intéresser à des auteurs immoraux comme Homi K. Bhabha et Édouard Glissant et de consulter parfois encore des sources plus ou moins crédibles. Par exemple, *washington.com*, qui eut le culot, par la voix du pourtant très respecté Philip Kennicott, de m'apprendre que l'artiste colombien Fernando Botero, indigné (en quel honneur ?), exposait en 2006 à la Marlborough Gallery, New York, 80 toiles, dessins et aquarelles consacrés à Abou

Ghraib. On y voyait entre autres, méprisée, la glorieuse soldate Lynndie England exerçant son ascendant sur un homme douteux dans un cottage style Thomas Kinkade ou encore, dans un autre tableau, des chiens à la William Wegman se livrant à des activités bestiales. Le succès fut, on l'imagine, mitigé. Et pour cause ! Il y avait là mensonge. Un homme se prétendant artiste *montrait* la prétendue atrocité d'une prison états-unienne ?! Mais Linda Yablonsky, avec quelque componction, allait sur *bloomberg.net* rapidement juguler l'*hubris* et indiquer aux andouilles qu'il ne fallait pas confondre le misérable peintre avec Goya. J'ajouterais : et certainement pas avec les barbouilleurs de *Guernica* et de l'*Hommage à Rosa Luxemburg*. Bref, pensais-je un moment, ne devrait-on pas – maintenant que la prison iraquienne a fermé ses portes – offrir à ce fameux Botero un laissez-passer pour Guantánamo afin qu'il sache de quoi il peint ?

Or, il se trouve que, par prudence, je ne crois ni au diable ni aux complots antidémocratiques. Malgré mon application à bien connaître les thèses du néoconservatisme dit historique, j'avoue avoir toutefois hésité un moment quand on me révéla que Freud inspirait les critiques de l'irrationalisme et de l'antinomisme inscrits au cœur même du projet moderne. Mes convictions furent ébranlées quand je lus, sous la plume de Daniel Tanguay, dans *Argument*, que des auteurs comme Philip Rieff, Lionel Trilling et Christopher Lasch soutenaient, « contre le courant d'interprétation libertaire de Freud (Wilhelm Reich, Herbert Marcuse, Norman O. Brown), une interprétation plus conforme à l'esprit *originel* du fondateur de la psychanalyse » (je souligne). Manifestement, toutes mes années d'étude ne m'étaient d'aucun secours, et j'étais surpris de me retrouver dans la même salle que ceux qui avaient cédé à une *quasi-inconcevable manipulation à grande échelle*. J'avais donc erré pendant plus de vingt-cinq ans, dupe d'une idéologie (véhiculée par des mauviettes comme Lacan en France, Avital Ronell aux États-Unis et François Peraldi chez nous) qui prétendait que Freud avait provoqué une coupure épistémologique, voire une sorte de révolution moléculaire, non seulement dans les sciences, mais dans la plupart des processus de subjectivation capitalistiques. Enfin, Freud – contrairement à

ce que les néoradicaux libres avaient voulu nous faire avaler comme des couleuvres – n'était pas et n'avait jamais flirté du côté de Marx et de Madonna. Il ne portait pas le nombre de la Bête (des films comme *Shortbus* n'auraient même pas attiré son attention). Moïse était son nom de plume, une plume érigée dans la plus pure lumière. Matthieu l'avait bel et bien annoncé : « Ne croyez pas que je sois venu apporter la Paix sur terre; je ne suis pas venu apporter la paix mais l'épée. » (Mt 10,34)

Je poursuivis le labeur afin de comprendre de quoi il était vraiment question. Les auteurs cités « partageant la sensibilité néoconservatrice » (Lasch et Cie) « voyaient en Freud le penseur de l'ambivalence du désir humain, et non le dénonciateur de l'ordre bourgeois ou le grand libérateur de l'instinct. Selon ce point de vue, Freud [était] tenu pour un défenseur de l'accommodement raisonnable du désir individuel humain aux exigences de la vie en société. » Je m'arrêtai. Avais-je la berlue? Que voulait dire au juste le philosophe spécialiste de l'âme humaine en reprenant le terme d'ambivalence au sens freudien? Mettait-il l'accent sur la névrose obsessionnelle et sur sa fixation à la phase sadique-anale traversant nos sociétés, ou sur le masochisme de la classe ouvrière et du colonisé? Et si j'avais été leurré? Entre autres par des femmes comme Antoinette Fouque, qui prétendait qu'un simple coup d'œil sur New York démontrait que le stade phallique était pris dans le stade anal, les gratte-ciel se traînant les pieds dans la merde! Que de vulgarité! Et si, clinicien de pacotille, j'étais tombé dans l'avenir d'une illusion, tenant pour acquis que le désir ne porte que sur un autre désir, visant le manque? Et si je m'étais stupidement laissé berner par l'idée que le langage y était pour quelque chose, que le désir était un mode de production de subjectivité? Tout était à revoir, quitte à entreprendre une nouvelle cure pour me guérir de l'*analihilisme* qui m'avait certainement infecté. Je repris : « Loin d'être uniquement une contrainte au désir, la Loi est ce qui permet au désir de s'humaniser par la force même de la contrainte. » Ah! me dis-je, les *néoconservateurs sont des gens qui endossent la castration*. Que les Dany-Robert Dufour se le tiennent pour dit! Et qu'ils se renseignent! En ce qui me concernait, ma foi était sauve! Fort de

l'idée que Freud n'avait rien bousculé de fondamental et qu'il avait en réalité soutenu une conception civique de la loi du talion ancrée dans sa tradition judaïque, je pouvais enfin (on m'excusera de ne pas suivre toutes les subtiles sinuosités de l'argumentation du professeur Tanguay) entendre son cri du cœur : « Trop d'Éros tue l'Éros authentique. » Voilà un énoncé raisonnable, opposant le jargon de l'excès à la pureté de l'authenticité. Qui donc ne saurait s'en accommoder ?

C'est au cours de ce travail acharné que je fus saisi par la théorie radieuse des dominos, laquelle impliquait que la mise en place de la démocratie dans un pays amène ceux qui le bordent à adopter la même voix. Il était juste et bon que la doctrine isolationniste de Monroe n'ait plus la cote. Mieux : je me dis que ladite théorie vaudrait certainement dans le domaine de la sexualité (les petites distinctions entre ce dernier terme et celui de «sexuel» ne relevant ici que de processus secondaires) : il suffirait de disséminer dans les nids néoradicaux de Sodome quelques œufs d'abstinence pour noyer, lentement mais sûrement, les flux de la dépravation. On pourrait faire par exemple appel au mouvement Silver Ring Thing, lequel, ainsi que je l'appris, appuie sa lutte contre l'épidémie sexuelle touchant les ados du monde entier sur le vœu de chasteté avant le mariage. Pourquoi ne pas solliciter également l'appui du Discovery Institute dans cette lutte épique contre le matérialisme scientifique et son axe du mal ? Je pourrais ainsi, sécurisé par un créationnisme de bon aloi, reprendre là où Freud s'était enlisé en épousant Darwin.

Bien en selle avec la théorie des dominos, j'ai pensé vous proposer pour conclure un petit apologue de mon cru, exemplaire en ce qu'il indique la nécessité dans notre nouvel univers de mettre de l'avant le discours amoureux de l'éros « véritable » des néoconservateurs. Il m'est venu à la rencontre d'un jeune homme tunisien, de race musulmane, qui avait entrepris avec moi une analyse dont les frais étaient en partie assumés par le Réseau d'intervention auprès des personnes ayant subi la violence organisée (RIVO), un organisme dont je suis membre et qui a comme mission de prendre en charge les requérants au statut de réfugié au Canada ayant été victimes de torture. Outre le fait qu'il avait

eu l'exécrable idée (se prenant sans doute pour un héritier de Carthage), alors qu'il faisait sa maîtrise en sciences politiques à Tunis, de contester le bienfaiteur Zine-el-Abidine Ben Ali, il avait, en compagnie de son frère, présenté sa candidature au Canada. Il prétendait, contre les témoignages imparables de personnes au-dessus de tout soupçon, avoir été menacé, emprisonné puis torturé à plusieurs reprises après avoir distribué des tracts durant des manifestations.

Durant la période *raisonnable* où son frère et lui attendirent le verdict des autorités, six ans, ils entrèrent dans la vie civile. Mon analysant, de son côté, alla même – pure folie, ainsi que vous l'allez constater – jusqu'à se marier avec... une Latino-Américaine rencontrée par hasard dans un bar, ce qui était déjà plus que suspect. Peut-être le fait qu'elle détenait une maîtrise en relations internationales d'une université vénézuélienne mineure avait-il contribué au rapprochement de leurs lèvres autour de la cinquième vodka.

À ce stade de mon rapport, je me dois de nommer l'horreur fondamentale de cette situation tout à fait gauchiste : il m'a semblé entendre, au cours d'une séance, que lors de ce coup de foudre la misérable, protégée par l'obscurité, avait sur le plancher de danse été jusqu'à baisser la fermeture éclair de mon homme pour introduire sa main en un endroit qui produisit dans son knicker une étrange irrégularité. Quant à lui, histoire d'assurer le parallélisme, il me confia avoir vu une chose se manifester sous la jupe dont les volants étagés marquaient, à cause de la position de pin up de sa dulcinée, une tendance certaine à se déployer vers les hauteurs éthérées de l'alcool. On constate ici l'hypocrisie foncière du narrateur puisque la *vision* dudit ciel ne s'expliquait que par un mécanisme hallucinatoire, voire dissociatif.

Toujours est-il qu'à la révélation de ce moment charnel, mes oreilles n'avaient fait qu'un tour, au point que j'avais songé le signaler à la Gendarmerie royale du Canada, cette grossière et commune indécence constituant un manquement grave à sa condition de liberté. Je n'avais pourtant pas encore été plongé dans les « nouvelles réalités de l'amour » de ce couple : si elle était évidemment catholique, émancipée, se rendant benoîtement à

l'église à chaque naissance et à chaque décès, déjà réfugiée au Canada, cette femme (je ne me base ici que sur le témoignage de mon analysant) pratiquait ouvertement la bisexualité – ce qui n'était pas sans lien avec le fait que son frère était homosexuel. Plus vil encore, nos deux lascars copulèrent tant et tant qu'ils finirent par donner naissance à un curieux petit métis à deux couleurs avec lequel nous allions, nous honnêtes travailleurs, désormais compter. Dans ces conditions, comment un commissaire de la Commission de l'immigration et du statut de réfugié du Canada aurait-il pu accéder à la demande de ces deux Tunisiens, soumis aux diktats du « narcissisme du présent », n'étant manifestement pas informés de la grandeur « des mystères inépuisables d'Éros », ce qui les aurait empêchés de sombrer dans la nuit glauque des passions déréglées ?

Arriva donc ce qui devait arriver au moment où les représentants du Canada et des États-Unis, en signant en 2002 l'impressionnante Entente sur les pays tiers sûrs dans le cadre du Plan d'action sur la frontière intelligente (qui n'allait malheureusement entrer en vigueur que le 29 décembre 2004), établissaient une coopération souhaitable en matière d'examen des demandes de statut de réfugiés présentées par des ressortissants de pays tiers. De méchantes langues avaient du coup avancé que le texte de cette Entente constituait un pur chef-d'œuvre sophistique[2]. Il suffit de le lire pour se rendre compte qu'il n'en est évidemment rien[3] et que ce document ne participe nullement d'un complot antidémocratique. Ceux et celles qui glisseraient sur cette pente feraient bien de lire attentivement le *Petit cours d'autodéfense intellectuelle* de Normand Baillargeon. J'accorde, comme le souligne lui-même l'auteur, que les premiers textes réunis dans cet ouvrage furent à l'origine publiés dans le vilain mensuel *Le*

2. Je pense par exemple à Tanya Chute Molina, dans le n° 1, de mai 2006, du périodique *Kairos*, de même qu'aux rédacteurs, pour le compte du Conseil canadien pour les réfugiés, d'un infect mémoire présenté en février 2007 au Comité permanent de la citoyenneté et de l'immigration du Canada.
3. D'ailleurs, l'Entente ne stipule-t-elle pas que certaines exceptions s'appliquent, par exemple si le requérant n'est pas reconnu comme criminel, n'est pas passible de peine de mort et est citoyen d'un pays pour lequel le Canada a suspendu les expulsions (actuellement l'Afghanistan, le Burundi, la République démocratique du Congo, Haïti, l'Irak, le Libéria, le Rwanda et le Zimbabwe) ?

Couac, ce dont il ne saurait tirer fierté. Qu'importe ! L'essentiel est de se munir à sa lecture d'une pensée critique qui permette de se faire une opinion scientifique saine et de ne plus se laisser séduire par les sirènes et les ergoteurs néoradicaux.

Je reviens donc à mes brebis... La demande des deux prévenus, mon analysant et son frère cadet, fut rejetée, ce qui poussa ce dernier, sans doute hystérique à souhait, comme une femme, à se suicider en se bourrant de crystal meth et en se fourrant dans la bouche un papier sur lequel il écriait peut-être sa rage. De toute manière, le poème en question resta quasi illisible puisqu'aspergé de sang. Quel gâchis ! Le petit con demandait, semble-t-il, à mon analysant de veiller sur son fils qu'il avait de son côté fabriqué avec une Québécoise nourrie par l'assistance sociale. Entre-temps, comme sa latino avait donné bas, notre homme se retrouvait pris avec un début de pullulement de mômes et avec la dépouille de ce Maghrébin errant. Mon analysant fit démarches après démarches auprès de toutes les autorités compétentes et, chaque fois, sa demande fut refusée. Ne reculant devant rien, il eut l'audace de demander ce qu'on appelle dans notre jargon un examen des risques avant renvoi et d'utiliser son propre fils pour influencer la décision, comme si le fait de ne pas s'être protégé en temps opportun suffisait à modifier son destin. Il affirma par exemple qu'il ne pourrait supporter d'être éloigné de son épouse, d'autant plus qu'il ne pouvait les amener, elle et son enfant, en Tunisie, car leur vie serait selon ses dires en danger compte tenu que les coutumes interdisaient le mariage entre musulmans et chrétiens. Heureusement, le commissaire ne céda pas à ces pressions. Je cite ses propos, au risque d'être moi-même expulsé vers le pays tiers sûr le plus proche : « Ces considérations ne sont pas pertinentes à l'examen des risques avant renvoi. De plus, l'épouse et l'enfant du demandeur sont citoyens canadiens et ne sont donc pas visés par une mesure de renvoi. » Je ne peux citer plus avant, on comprendra pourquoi. La suite du rapport confirmait, comme s'il en était besoin, que le demandeur était un menteur qui eût pu concurrencer Cid Hamet Ben Engeli.

C'est ainsi que le Tunisien fut renvoyé... où?... Je n'en sus rien et peu me chaut aujourd'hui. C'était un individu aliéné à son instinct sexuel, un gauchiste du mauvais acabit, persuadé que son gouvernement calmait les islamistes afin de promouvoir le capitalisme sauvagement total. On aura une idée réelle de la sévérité de sa maladie si je précise qu'il lui est arrivé de me parler du culte du corps chez Nietzsche (alors qu'il se disait un « homme d'âme ») ou de Descartes, de Spinoza et de Heidegger (évoquant le fond des choses comme roche dans l'eau). Hobbes ne le laissait pas indifférent et, dans le silence, il entendait parfois encore le chant du muezzin. Un jour, insistant sur la beauté du quartier où est situé mon cabinet privé (dans Outremont, pour les curieux), il m'assura que le décor lui faisait parfois penser à la plage. Il adorait, continuait-il, bercé par la musique de la mer, écrire sur le sable : « – J'allais à la plage chez moi, une plage qui rentre dans le fond de la mer. Il y avait là une vieille maison vide, elle était sur la mer, au fond de la mer, sur pilotis, deux étages. Ça s'appelait Sidi Bou Saïd. C'était comme l'artisanat andalou en Espagne, il y avait plein d'étrangers. J'ai écrit des articles là, je révisais mes cours. Et il y avait un café en haut de la montagne. Mais, ce qui me dérangeait, c'était que c'était à côté de la maison du président. Pourtant, il y avait des peintres, une odeur de conscience, de pureté, de création, de « la vie est belle ». C'était une partie de l'histoire de mon pays, l'artisanat. Je pense que la colonisation par la France n'a pas produit que du négatif. Les Français ont aussi construit des bâtiments, éduqué les gens. Je suis toujours à la recherche d'une mère. À Sidi Bou Saïd, j'étais avec moi-même, loin de la tradition, de la religion, de la société, c'était une sorte de fuite. Quand j'étais jeune, un prêtre français venait chez nous et nous discutions de l'existence du sacré. Je lui faisais part de mes réflexions et pas à partir de la Bible ou du Coran. Ici, j'emmerde les imams et les mosquées, ce n'est pas ça, ma religion, comme j'emmerde les prêtres qui restent dans leurs églises. Je suis amoureux de la langue française, c'est ma seconde langue maternelle, j'aime Montesquieu, Voltaire. J'allais au Centre culturel français, je suis européen autant qu'arabe. »

À la séance du lendemain, il me dit avoir vomi toute la nuit alors que sa femme avait fait des cauchemars dans lesquels elle vomissait d'inextinguibles flots de sang. Son temps au Canada était compté. Il était paniqué, on l'aurait dit maniaque. Il voulait louer un petit bureau pour mettre sur pied une agence de placement ou même ouvrir un salon de coiffure près du marché Jean-Talon. Il délirait, possédé par son gauchisme, aveugle aux projets démocratiques des États-Uniens pour, à partir de l'Irak et selon la théorie des dominos, stabiliser le monde arabe dans son ensemble, y compris son pays. Où avait-il pu lire que 5000 enfants iraquiens mouraient chaque mois, alors que les soldats de la coalition avaient sécurisé presque l'ensemble du territoire, pacifiant les terroristes kurdes soutenus par le gouvernement d'Ankara? Où avait-il entendu qu'au Mexique, 3000 femmes avaient été violées puis décapitées? Il se proclamait antifrontières, prétendait que les femmes cherchaient les problèmes parce qu'elles s'habillaient trop sexy. Il s'inquiétait des femmes-rebelles du Darfour et des femmes palestiniennes, des crimes d'honneur, de la polygamie de certains villages états-uniens. Une phrase, qu'il disait être de Martin Luther King, lui revenait sans cesse : « Ce n'est pas l'oppression par les méchants qui fait mal, c'est le silence des bons. » « – C'était, affirmait-il, ma philosophie avant de venir au Canada. » Ça lui avait nui en Tunisie puisqu'il avait parlé. Mais il ne semblait pas comprendre qu'il n'en tenait qu'à lui d'énoncer la bonne parole, celle d'une éducation sentimentale fondée sur le droit naturel. « – On ne devrait pas combattre pour la liberté, on devrait naître avec », répétait-il, inconscient de la chance qu'il avait eu de vivre dans un pays où l'on comprenait que la chair est triste. Incapable de saisir la grandeur du projet collectif de son président, un seul mot ponctuait selon lui les vents tunisiens : *Harâm !* [Interdit !] Il voyait la répression partout : dans la virginité des femmes avant le mariage, dans le fait que la photo du président devait être affichée en tout lieu, dans les kidnappings commis par les pères.

Lors d'une de nos dernières séances avant qu'il ne *disparaisse*, il me confia deux rêves qu'il avait faits trois nuits consécutives.

Dans le premier, il y avait son frère, et sa mère qui essayait un chandail d'Italia. Elle était coincée avec ce chandail et n'arrivait pas à l'enfiler. Dans le second, il rencontrait une fille dans un centre culturel et il parlait, parlait, parlait avec elle. Une fille « normale », qu'il ne connaissait pas et qui fouillait dans son portefeuille, « les mains au fond ». Elle insistait, regardait tout à l'intérieur. Il en venait à se disputer avec elle et à reprendre son portefeuille. Il se demandait pourquoi cette fille ne fouillait que dans son portefeuille et pas dans son sac ou son blouson. « – Peut-être, lui avais-je suggéré, était-ce la curiosité pour un homme. » « – C'est que, dans le rêve, j'ai le corps d'un homme de 90 ans, je me sens très très vieux. Et il y a la mort de mon frère et l'éloignement de ma famille, c'est cassé avec eux. Dans notre culture, ce sont les vieux qui prennent soin des petits. Je pleure quand je leur parle, je me sens mal de ne pas avoir pu prendre soin de mon frère. Peut-être que tout ça..., je me sens déchiré, blessé. J'aimerais arrêter de... Je me sens vraiment bien avec la nature autour de votre bureau : les arbres et tout. Le matin, comme ça, ça me relaxe, ça me fait du bien, c'est vraiment spécial le coin ici, et votre bureau est très beau, je suis tombé amoureux de ce coin. » « – Si nous revenions à votre rêve », continuai-je, sans préciser auquel des deux et délaissant pour l'heure le transfert qui se manifestait. « – C'est un rêve vraiment long, on parle de la guerre, de la paix, de la démocratie, des droits de l'homme. Parfois, c'est juste sa bouche qui parle. Elle est grande, blanche, les yeux noirs, les cheveux noirs. Ce sont beaucoup de déchirures, je dois penser à moi avant de penser aux autres. » « – Et le rêve avec votre mère? » « – Le chandail Italia, elle ne pouvait pas l'enfiler. Elle est grosse, ma mère, je pousse avec elle, pour faire passer le chandail, mais ça ne marche pas. Le visage de ma mère est flou; parfois, je me sens étranger à mon corps, à moi-même. Je regarde dans le miroir : qui suis-je pour exister ici? » En déroulant son rêve, il commençait à connaître des mots de tête. Je le poussai cependant à poursuivre : « – Comment était le chandail? » « – Bleu foncé, mais pas fort. Dans le coin gauche, il y avait les trois lignes de l'Italie. » « – À quoi vous fait penser l'Italie? » « – Ce sont nos voisins en Tunisie, à 45 minutes d'avion. Je comprends très bien l'italien même si je ne le parle pas. On

diffuse plusieurs chaînes télé italiennes en Tunisie, et j'écoutais beaucoup de musique italienne comme Laura Pausini, Eros Ramazzotti et d'autres. J'étais fou de ces chaînes.» J'insiste : «– Vous essayez un chandail avec votre mère et vous aimez l'Italie?» «– Chaque pays bouge trop, est un mélange : en Italie, ça ne peut pas être le mélange d'ici. J'aime beaucoup le cappuccino. Avant, j'étais un maniaque de lecture et, avec le café, je pars dans un monde de réflexion.» Soudain, le voilà qui bifurque : «– Cette semaine, je téléphone pour des places pour le travail et, au téléphone, cinq femmes me disent que j'ai une très belle voix, masculine. Je commence à... je suis beau mec, j'attire les femmes par ma voix. Je fais tomber les femmes, un chasseur de femmes, un Roméo d'amour.» Puis, cette phrase étonnante : «– J'ai un moyen dans la gorge que je n'utilise pas.» Il enchaîne : «– Je ne vais pas l'utiliser pour draguer les femmes, mais pour de bonnes raisons, puisque je commence à avoir des cheveux blancs. Des femmes me lancent des mots, mais je fais comme si je n'étais pas là, je fuis. Elles me font des avances dans le métro, elles me disent n'importe quoi. Je clos les discussions poliment. Je ne comprends pas pourquoi les filles se jettent sur moi. Ce n'est pas que je sois beau, c'est les hommes qui doivent faire les avances; si une femme est intelligente, elle doit se laisser approcher. Vous connaissez Adam Sandler? Il paraît que je lui ressemble. Ici, les couples se séparent après trois ou quatre ans. Les hommes et les femmes font des enfants avec plusieurs. C'est quoi ça? Je le prends mal. Pour moi, on me dit : "Vous, les Arabes, vous avez quatre femmes". Mais c'est impensable dans mon pays, c'est interdit, la polygamie. Ici, ils le font, mais ça fait des frères qui ne vont jamais connaître leurs demi-frères. C'est comme les animaux dans les forêts; chaque année, le mâle doit trouver une femelle, la bien fourrer et... On a besoin d'une famille; une famille sans père, ce n'est pas une famille. Les enfants ne sont pas bienvenus ici dans les appartements. Ici, c'est la polygamie moderne, alors qu'être un père, c'est être responsable, doué, avoir beaucoup de communication. Je prépare la purée pour mon fils. Les enfants ont besoin de notre amour. Les enfants du Liban ne peuvent pas manger.»

Faute de temps, je dois m'arrêter ici. Je ne ferai pas l'affront aux néoconservateurs de me lancer dans l'interprétation de ce matériel, ils savent mieux que moi ce dont il retourne. Peut-être suffira-t-il de rappeler le début des *Bienveillantes*, de Jonathan Littell, alors que le narrateur convoque l'assemblée des humains sous les feuilles de son arbre à palabres :

> Frères humains, laissez-moi vous raconter comment ça s'est passé. On n'est pas votre frère, rétorquerez-vous, et on ne veut pas le savoir. Et c'est bien vrai qu'il s'agit d'une sombre histoire, mais édifiante aussi, un véritable conte moral, je vous l'assure. [...] Et puis ça vous concerne : vous verrez bien que ça vous concerne.

Nevermore ! Il s'agit d'Auschwitz, ou d'Oświęcim en polonais, et d'*Oshpitizin* en yiddish, signifiants refoulés... Nous serions-nous égarés dans l'histoire, victimes de pulsions qui laissent place aux grandes mythologies archaïques de l'humanité, enchaînés comme l'Homme des grottes à la déréliction d'éros et des kalachnikovs ?